
HUGH
HOWEY
SILO
GÉNÉRATIONS
ACTES SUD

“EXOFICTIONS”
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À la suite d’un soulèvement, les habitants du silo 18 sont face à une nouvelle donne. Certains embrassent le changement, d’autres appréhendent l’inconnu. Personne n’est maître de son destin. Le silo est toujours sous la menace de ceux qui veulent le détruire. Et Juliette sait qu’elle doit les arrêter. La bataille pour le silo a été gagnée. La guerre pour l’humanité ne fait que commencer.

HUGH HOWEY

Hugh Howey est né en 1975 à Monroe, en Caroline du Nord. Après avoir été capitaine de yacht, couvreur et libraire, il se lance dans l'écriture. Il vit avec son épouse à Jupiter, en Floride. Son projet : écrire le roman qu'il aurait envie de trouver au rayon SF de sa librairie. Silo Générations *est le dernier volet d'une trilogie déjà culte.*

DU MÊME AUTEUR

SILO, Actes Sud, 2013.
SILO ORIGINES, Actes Sud, 2014.

Photographie de couverture : © Benjamin Harte / Arcangel Images

Titre original :
Dust
© Hugh Howey, 2013

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03841-0

HUGH HOWEY

SILO

Générations

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

ACTES SUD

Pour les survivants.

PROLOGUE

— *Il y a quelqu'un ?*

— Allô ? Oui. Je suis là.

— *Ah. Lukas. Vous ne parliez pas. L'espace d'une seconde, j'ai cru que… que vous étiez quelqu'un d'autre.*

— Non, c'est bien moi. Je viens de mettre mon casque. La matinée a été bien remplie.

— *Ah oui ?*

— Oui. Rien de palpitant. Réunions de conseils. On est un peu juste au niveau effectifs. Il y a beaucoup de réaffectations.

— *Mais les choses s'arrangent ? Pas de soulèvement à signaler ?*

— Non, non. La situation revient à la normale. Les gens se lèvent et vont travailler le matin. Ils s'effondrent dans leur lit le soir. On a eu une grande loterie cette semaine, ce qui a fait plus d'un heureux.

— *Bien. Très bien, même. Le travail sur le serveur n° 6 avance ?*

— Oui, ça avance, merci. Tous les mots de passe que vous avez fournis fonctionnent. Pour l'instant, on continue à collecter des données du même genre. J'avoue que je ne comprends pas bien en quoi c'est important.

— *Continuez à y jeter un œil. Tout est important. Si c'est là, c'est pour une raison.*

— C'est ce que vous avez dit à propos de tous ces articles dans les grands livres. Mais il y en a tant que je trouve absurdes. Au point que je me demande s'il y a la moindre part de vérité dans tout ça.

— *Pourquoi ? Qu'est-ce que vous êtes en train de lire ?*

— J'en suis à la lettre C… Ce matin, il s'agissait de ce… champignon. Attendez une seconde. Je vais le retrouver. Ah, le voilà. Le cordyceps.

— *C'est un champignon ? Jamais entendu parler.*

— Ils disent que ça agit sur le cerveau des fourmis, que ça le reprogramme, comme une machine, que ça les fait grimper au sommet d'une plante et puis elles meurent et…

— *Une machine invisible qui reprogramme les cerveaux ? Je suis sûr et certain que ce n'est pas là par hasard.*

— Ah oui ? Alors qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Ça signifie que… que nous ne sommes pas libres. Qu'aucun de nous ne l'est.*

— Voilà qui met de bonne humeur. Je comprends pourquoi elle m'a demandé de répondre à sa place.

— *Vous parlez de votre maire ? C'est pour ça qu'elle… ? Ça fait un moment que je ne lui ai pas parlé.*

— Elle n'est pas dans les parages. Elle travaille sur quelque chose.

— *Sur quoi ?*

— Je préfère ne pas en parler. Je ne pense pas que ça vous ferait trop plaisir.

— *Et qu'est-ce qui vous fait croire ça ?*

— Parce qu'à moi ça ne me plaît pas, déjà. J'ai essayé de l'en dissuader. Mais elle peut se montrer assez… têtue, parfois.

— *Si ça doit causer des problèmes, vous devriez m'en informer. Je suis là pour vous aider. Je peux détourner leur attention…*

— Le problème, c'est qu'elle ne vous fait pas confiance. D'ailleurs, elle pense qu'elle ne parle pas à la même personne chaque fois.

— *Mais si. C'est moi. Ce sont les machines qui modifient ma voix.*

— Je ne fais que vous rapporter ce qu'elle pense.

— *J'aimerais qu'elle change d'avis. Je veux vraiment vous aider.*

— Moi je vous crois. Mais pour le moment, je pense que le mieux que vous puissiez faire, c'est croiser les doigts pour nous.

— *Pourquoi ça ?*

— Parce que j'ai l'impression que ce qu'elle prépare va nous attirer des ennuis.

PREMIÈRE PARTIE

LE TUNNEL

1

Silo 18

Une pluie de poussière tombait dans les couloirs des Machines, sous l'effet des violentes vibrations. Au plafond, les fils électriques ondulaient. Les tuyaux tressautaient. Et dans la salle de la génératrice, une série de boums retentissait entre les murs, non sans rappeler une époque où des machines mal réglées tournaient dangereusement.

Au cœur de cet effroyable vacarme se tenait Juliette Nichols, combinaison ouverte jusqu'à la taille, manches nouées autour des hanches, maillot taché de poussière et de sueur. Elle pesait de tout son poids contre le marteau-piqueur, ses bras musclés secoués par les coups incessants du piston métallique contre la paroi en béton du silo 18.

Elle sentait les vibrations jusque dans ses dents. Tous les os et articulations de son corps tremblaient, de vieilles blessures se réveillaient. À l'écart, les mineurs qui manipulaient l'engin en temps normal observaient la scène d'un mauvais œil. Juliette détourna un instant la tête du béton pulvérisé et vit leurs bras croisés en travers de leurs larges torses, leurs mâchoires serrées, leurs sourcils froncés. Ils devaient lui en vouloir de s'être approprié leur machine. Ou alors ils s'inquiétaient du tabou qu'enfreignait ce forage interdit.

Juliette avala le sable et la craie accumulés dans sa bouche et se concentra sur le mur qui s'effritait. Il y avait une autre raison possible à leur mécontentement, à laquelle elle ne pouvait se soustraire. De braves mécaniciens et mineurs étaient morts par

sa faute. Des violences avaient éclaté lorsqu'elle avait refusé de se soumettre au nettoyage. Combien d'hommes et de femmes parmi ceux qui la regardaient avaient perdu un être cher, un meilleur ami, un membre de leur famille ? Combien lui en voulaient ? Elle ne pouvait pas être la seule.

Soudain, le marteau-piqueur se braqua et l'on entendit l'entrechoquement du métal contre le métal. Juliette dévia la machine sur le côté, faisant apparaître une nouvelle armature métallique dans la chair blanche du béton. Elle avait déjà creusé un véritable cratère dans la paroi extérieure du silo. Une première grille d'armature pendait au-dessus de sa tête, sectionnée et passée au chalumeau. Soixante centimètres de béton supplémentaires avaient suivi, et maintenant, à nouveau des barres de fer. Les murs du silo étaient plus épais qu'elle ne l'avait imaginé. Les membres engourdis, à bout de nerfs, elle fit avancer la machine sur ses chenilles et dirigea le burin contre la pierre, entre les barres métalliques. Si elle n'avait pas vu le plan de ses yeux – si elle ignorait l'existence des autres silos –, elle aurait abandonné depuis longtemps. Elle avait l'impression de croquer dans la terre même. Ses bras se remirent à trembler, ses mains n'étaient plus qu'une masse floue. C'était le mur du silo qu'elle attaquait, qu'elle voulait défoncer, déterminée à percer de l'autre côté.

Les mineurs avaient l'air gêné. Juliette se concentra à nouveau sur son outil, qui heurtait justement le métal. Elle le redirigea entre les barres. D'un coup de botte, elle actionna la manette des gaz et pesa de tout son poids sur la machine, qui progressa de quelques centimètres. Il y avait déjà longtemps qu'elle aurait dû faire une pause. La craie l'étouffait, elle mourait de soif, elle avait mal aux bras, les gravats s'entassaient à la base de la machine et à ses pieds. Elle envoya valser les plus gros morceaux et continua à creuser.

Si elle s'arrêtait à nouveau, elle craignait de ne pas les convaincre de la laisser poursuivre. Des hommes qu'elle avait crus dotés d'un courage à toute épreuve avaient déjà quitté la salle de la génératrice l'air plus qu'inquiet. Ils avaient semblé terrifiés qu'elle perce un sceau sacré et laisse entrer un air toxique et meurtrier dans le silo. Juliette avait bien vu le regard que

certains posaient sur elle, sachant qu'elle avait été au-dehors, comme si elle était une sorte de fantôme. Beaucoup gardaient leurs distances, à croire qu'elle était porteuse d'un virus.

Elle serra les dents, broyant de gros grains au goût infect, et donna un nouveau coup de botte dans la commande des gaz. Les chenilles grignotèrent quelques centimètres supplémentaires. Et quelques autres. Juliette n'en pouvait plus des percussions, de cette douleur dans les poignets. Au diable la lutte, ses amis décédés. Au diable Solo et les enfants qui hantaient ses pensées, à une éternité de pierre d'ici. Et au diable cette élection absurde au poste de maire, les gens qui la regardaient comme si elle dirigeait tout à tous les étages, comme si elle savait ce qu'elle faisait, comme s'ils devaient lui obéir malgré la crainte qu'elle leur inspirait.

La machine fit une embardée soudaine et le burin du marteau-piqueur émit une plainte stridente. Juliette lâcha prise d'une main et l'engin rua, prêt à exploser. Les mineurs bondirent comme un seul homme pour venir à son secours. Juliette tapa du poing sur le bouton d'arrêt rouge, presque invisible sous la poussière blanche. La machine, coupée dans son élan, s'immobilisa.

— Ça y est ! Tu es de l'autre côté !

Raph la tirait en arrière, ses bras pâles et musclés de mineur autour des siens, engourdis. D'autres lui criaient qu'elle avait réussi. C'était terminé. Elle avait entendu cette plainte dangereuse et caractéristique d'un moteur puissant qui tourne à vide, sans friction, sans rien pour lui résister. Elle lâcha les commandes et s'abandonna à l'étreinte de Raph. Mais le désespoir revint aussitôt, à la pensée de ses amis enterrés vivants dans ce silo vide, et elle qui était incapable de les atteindre.

— Tu as percé ! Vite, reviens !

Une main qui empestait la graisse et la sueur se plaqua sur sa bouche pour la protéger de l'air extérieur. Elle n'arrivait plus à respirer. Devant elle, à mesure que le nuage de poussière se dissipait apparaissait un espace noir.

Entre deux barres de fer, un vide. Sombre. Un vide entre deux barreaux de prison, le vide qui les entourait, des Machines jusqu'au sommet du silo.

Elle avait réussi. Elle était de l'autre côté. Et elle avait à présent un aperçu différent de ce que pouvait être l'extérieur.

— Le chalumeau, bredouilla-t-elle en retirant la main calleuse de Raph. Va me chercher le chalumeau. Et une lampe torche.

2

Silo 18

— Ce machin est rouillé jusqu'à l'os.

— Ça ressemble à des circuits hydrauliques, là.

— Elle doit avoir un millier d'années.

Les derniers mots de Fitz s'échappèrent de sa bouche en un sifflement, par des trous entre ses dents. Les mineurs et les mécanos qui s'étaient tenus à l'écart pendant le forage s'étaient attroupés derrière Juliette tandis qu'à travers le voile de roche pulvérisée, le faisceau de sa lampe balayait l'obscurité. Raph, aussi pâle que la poussière en suspens, se tenait serré contre elle dans le cratère conique creusé dans les deux mètres d'épaisseur de béton. Il avait ses yeux albinos grands ouverts, les joues gonflées, les lèvres pincées et exsangues.

— C'est bon Raph, tu peux respirer, lui dit Juliette. On est simplement dans une autre pièce.

Il souffla avec soulagement et demanda à ceux qui étaient derrière eux d'arrêter de pousser. Juliette passa la lampe torche à Fitz et se détourna du trou qu'elle avait fait. Elle se fraya un chemin à travers la foule. Son pouls s'était emballé à la vue d'une machine de l'autre côté de la paroi. Ce qu'elle avait aperçu n'avait pas tardé à être confirmé par les murmures des autres : vérins, boulons, tuyau, acier, peinture écaillée et traînées de rouille… Une bête mécanique que leur faible torche ne leur avait pas permis de voir entièrement.

On lui tendit un gobelet d'eau, qu'elle but avidement. Malgré l'épuisement, son cerveau tournait à plein régime. Elle était

impatiente de faire part de la nouvelle à Solo par radio. Elle avait hâte de l'annoncer à Lukas. Elle était tombée sur un peu d'espoir, enfoui là.

— Et maintenant ? demanda Dawson.

Le nouveau chef d'équipe, qui lui avait donné à boire, l'observait avec méfiance. Il n'avait pas encore quarante ans, mais le travail de nuit et le manque d'effectifs le faisaient paraître plus vieux. Il avait de grandes mains noueuses et s'était cassé les doigts plusieurs fois, soit au travail, soit au combat. Juliette lui rendit le gobelet. Dawson y jeta un œil et but la dernière lampée.

— Maintenant, on élargit le trou, lui répondit-elle. On y va, et on voit si cette chose est récupérable.

Un mouvement au-dessus de la génératrice principale attira son attention. Elle leva les yeux juste à temps pour voir le regard désapprobateur de Shirly avant que cette dernière tourne la tête.

Juliette serra le bras de Dawson.

— Mais ça nous prendrait une éternité d'agrandir ce trou. Ce qu'il faut, ce sont des dizaines de trous plus petits qu'on pourra relier. Il faut qu'on puisse abattre de grands pans de mur à la fois. Sors l'autre marteau-piqueur. Et lâche dans la nature tous ceux de tes hommes qui ont une pioche. Mais essayez de faire le moins de poussière possible.

Dawson acquiesça et tapota ses doigts contre le gobelet vide.

— Pas d'explosifs ?

— Non, pas d'explosifs. Je n'ai pas envie d'endommager ce qu'il y a de l'autre côté.

Il acquiesça à nouveau, et elle le laissa mener à bien la suite du forage. Elle s'approcha de la génératrice. Shirly elle aussi avait enlevé le haut de sa combinaison et noué les manches autour de sa taille, et arborait sur son maillot le même triangle de sueur. Avec un chiffon dans chaque main, elle astiquait le dessus de la machine, pour la débarrasser à la fois des anciens surplus de graisse et de la pellicule de poussière due au forage.

Juliette dénoua les manches de sa combinaison et les enfila pour cacher ses cicatrices. Elle grimpa sur la génératrice, sachant parfaitement où elle pouvait prendre appui, quelles parties risquaient de la brûler.

— Tu as besoin d'aide ? demanda-t-elle, profitant de la chaleur et des douces vibrations de la machine dans ses muscles endoloris.

Shirly s'essuya le visage au revers de son maillot. Elle secoua la tête.

— Non, ça va.

— Désolée pour les résidus, dit Juliette en haussant la voix pour couvrir le bruit des pistons.

Il y avait un jour pas si lointain où elle aurait perdu ses dents, debout sur cette même machine, alors réglée pour les propulser en enfer.

Shirly lança les chiffons sales à son ombre, Kali, qui les plongea dans un seau d'eau crasseuse. C'était bizarre de voir la nouvelle chef du département des Machines s'atteler à une tâche aussi quelconque que le nettoyage de la génératrice. Juliette essaya d'imaginer Knox perché là, en train de faire la même chose. C'est alors qu'une vérité la frappa pour la énième fois : elle était bien maire, elle, et à quoi passait-elle son temps ? À faire des trous dans un mur et à couper du fer à béton. Kali lança à Shirly les chiffons humides qu'elle attrapa en s'éclaboussant un peu. Elle se remit au travail, murée dans un silence qui en disait long.

Juliette observa l'équipe qu'elle avait rassemblée pour les besoins du forage, qui déblayait les gravats. Shirly n'avait pas apprécié qu'on pioche dans sa main-d'œuvre, et encore moins qu'on mette à mal l'étanchéité du silo. Surtout à un moment où leurs rangs étaient déjà décimés par les violences qui avaient éclaté. Et que Shirly en veuille à Juliette pour la mort de son mari n'était pas la question. Juliette s'estimait responsable, et la tension perdurait entre elles comme du cambouis sur les mains.

Il ne fallut pas longtemps pour que le forage reprenne. Juliette repéra Bobby aux commandes du marteau-piqueur, ses bras musculeux s'agitant dans le flou des vibrations. La vision d'une étrange machine – d'un objet ancien enterré derrière ces murs – avait redonné du cœur à l'ouvrage à ses troupes. La peur et le doute s'étaient mués en détermination. Un porteur arriva, les bras chargés de nourriture, et Juliette le vit observer les travaux en cours avec attention. Il se délesta de sa cargaison de fruits et de plats chauds et emporta ses ragots avec lui.

Perchée sur la génératrice, Juliette s'efforça de chasser ses doutes. Ils agissaient dans le bon sens. Elle avait vu de ses yeux à quel point le monde était vaste, gravi un sommet et embrassé la vue. Il ne lui restait plus qu'à montrer aux autres ce qui existait dehors. Et alors ils redoubleraient d'ardeur à la tâche au lieu de la craindre.

3

Silo 18

Lorsqu'ils eurent pratiqué un trou assez large pour qu'on puisse s'y glisser, Juliette fut la première à passer. Lampe torche à la main, elle gravit à quatre pattes un tas de gravats en prenant garde de ne pas se blesser aux griffes crochues des barres de fer. L'air de l'autre côté était frais, comme dans les mines. Elle toussa dans sa main, la gorge et le nez irrités par la poussière. D'un saut leste, elle atterrit de l'autre côté du trou.

— Attention, dit-elle à ceux qui la suivaient. Le sol n'est pas plan.

Les irrégularités étaient dues tant aux débris tombés là qu'à la nature du sol même. On aurait dit qu'il avait été creusé par les griffes d'un géant.

En orientant sa lampe depuis ses bottes jusqu'au plafond perdu dans l'obscurité, elle découvrit un mur imposant de machinerie dressé devant elle. Une machine qui réduisait la génératrice principale et les pompes hydrauliques à l'état de miniatures. Comment un colosse pareil pouvait avoir été construit ? Jamais elle ne pourrait le réparer. Elle sentit une boule dans son ventre et perdit presque tout espoir de remettre en marche cette machine enterrée.

Raph la rejoignit dans l'obscurité fraîche, suivi d'un petit éboulis de gravats. L'albinisme dont il était affligé sautait des générations. Il avait des sourcils et des cils presque invisibles. Sa peau était blanche comme du lait de truie. Mais lorsqu'il était dans les mines, l'air qui noircissait les autres comme de

la suie lui donnait bonne mine. Juliette comprenait pourquoi il avait quitté les fermes étant petit pour travailler dans le noir.

Il émit un long sifflement en faisant courir le faisceau de sa lampe le long de la machine. Quelques secondes plus tard, l'écho de son sifflet retentit, tel un oiseau tout en haut dans les recoins sombres, qui l'imitait.

— Ce sont les dieux qui ont fait ça ? se demanda-t-il tout haut.

Juliette ne répondit pas. Raph n'était pas du genre à écouter les belles histoires des prêtres. Mais pas de doute, il y avait de quoi être ébloui. Elle avait vu les livres de Solo, et elle se doutait que les peuples anciens qui avaient mis cette machine au point avaient aussi bâti les tours à présent en ruine qui se dressaient au-delà des collines. Le fait qu'ils aient construit le silo lui-même lui donnait l'impression d'être toute petite. Elle passa une main sur le métal, où aucun doigt ni aucun œil ne s'était posé depuis des siècles, et elle s'émerveilla des talents des anciens. Les prêtres n'affabulaient peut-être pas tant que ça en fin de compte…

— Pff, les dieux, grommela Dawson en arrivant derrière eux. Qu'est-ce qu'on est censés faire de ce machin ?

— Ouais, Jules, chuchota Raph, respectueux de ce sanctuaire. Comment veux-tu qu'on fasse sortir cette machine de là ?

— Justement, nous, on ne fait rien, leur dit-elle en se glissant entre la paroi de béton et l'engin. Cette machine est faite pour creuser son propre chemin vers la surface.

— Ça suppose quand même qu'on puisse la mettre en route, fit remarquer Dawson.

Les ouvriers de la salle de la génératrice, massés devant le trou, empêchaient la lumière de filtrer. Juliette orienta sa lampe vers le mince espace qui séparait le mur extérieur du silo de la machine, cherchant à voir si on pouvait en faire le tour. Progressant dans la pénombre, elle gravit une pente douce.

— Bien sûr qu'on la remettra en route, assura-t-elle à Dawson. Il faut juste qu'on comprenne comment ça marche.

— Fais gaffe, dit Raph.

Une pierre dérangée par ses bottes avait roulé jusqu'à lui. Elle était déjà plus haute que leurs têtes. Elle se rendit compte

que la pièce n'avait pas de coins, pas de mur du fond. La paroi s'incurvait tout du long.

— C'est une pièce circulaire, lança-t-elle, et sa voix retentit entre roche et métal. Je ne crois pas qu'on ait encore tout vu.

— Il y a une porte par ici, annonça Dawson.

Juliette les rejoignit. Une autre lampe s'alluma dans la foule de badauds massés dans la salle de la génératrice. Son faisceau lumineux se joignit à celui de Juliette pour éclairer une porte à l'arrière de la machine. Dawson se débattait avec la poignée. Il força davantage, et le métal finit par céder en grinçant.

L'antre de la machine était incroyablement vaste. Rien n'avait préparé Juliette à une telle découverte. En repensant aux schémas qu'elle avait vus dans le taudis de Solo, elle se rendait compte que les excavatrices avaient été dessinées à l'échelle. Les petits vers qui dépassaient du sol sur ces dessins mesuraient en fait un étage de haut et deux fois ça en longueur. De gigantesques cylindres d'acier, et celui-ci les attendait, douillettement installé dans sa grotte circulaire, presque comme s'il s'était enterré lui-même. Juliette demanda à ses ouvriers d'être prudents tandis qu'ils progressaient à l'intérieur. Une douzaine d'hommes l'avaient rejointe. L'écho de leurs voix retentissait dans les entrailles labyrinthiques de la machine, la curiosité et l'émerveillement l'ayant emporté sur la notion de tabou, le forage oublié pour l'instant.

— Ça, ça sert à évacuer les déblais, dit quelqu'un.

Les rayons convergèrent vers une sorte de toboggan métallique constitué de plaques emboîtées les unes dans les autres. Il y avait des roues et des rouages sous la chaîne, et davantage de plaques de l'autre côté, qui se chevauchaient comme les écailles d'un serpent. Juliette comprit en un clin d'œil comment on évacuait des débris. Les plaques, chargées de déblais rocheux, les déversaient au bout de la chaîne puis s'enroulaient pour revenir à leur point de départ… Un mécanisme de tapis roulant, en somme. Il y avait des rebords métalliques tout le long de la chaîne pour empêcher les résidus de tomber. La roche excavée par la machine passait par ce circuit puis était éjectée à l'arrière, où des hommes la déblayaient à l'aide de brouettes.

— Mais tout est rouillé jusqu'à l'os, murmura quelqu'un.

— Ça pourrait être pire, commenta Juliette.

La machine était là depuis des centaines d'années, au bas mot. Elle s'était attendue à trouver une boule de rouille, mais l'acier luisait encore par endroits.

— Je me demande si cette pièce n'était pas sous vide d'air…

Elle réfléchissait à haute voix et repensait au souffle qu'elle avait senti sur sa nuque et le mouvement d'aspiration de poussière lorsqu'elle avait percé le mur pour la première fois.

— C'est un système entièrement hydraulique, dit Bobby.

Il y avait de la déception dans sa voix, comme s'il avait découvert que les dieux se lavaient le derrière avec de l'eau, eux aussi. Juliette était plus optimiste. Elle voyait là une machine qui pouvait marcher, pourvu que le bloc d'alimentation soit intact. Ils pouvaient la faire fonctionner. Elle avait été construite dans un souci de simplicité, comme si les dieux savaient que ceux qui la découvriraient seraient moins avancés, moins capables. Il y avait des bandes de roulement comme sur leurs marteaux-piqueurs, mais celles-ci filaient tout le long de la machine, leurs essieux empêtrés dans la graisse. Plus d'autres bandes sur les côtés et au plafond, qui devaient pousser contre la terre. Ce qu'elle ne comprenait pas, en revanche, c'était la manière dont était censé commencer le forage. Au-delà de la chaîne d'évacuation qui délestait la machine des débris rocheux, ils se retrouvaient face à un mur d'acier qui se dressait plus haut que les poutres métalliques et les passerelles pour se fondre dans l'obscurité.

— Ça n'a aucun sens, lâcha Raph, planté devant ce mur. Regarde ces roues. Dans quel sens c'est censé fonctionner ?

— Ce ne sont pas des roues, répondit Juliette en orientant sa lampe torche. Toute cette pièce avant tourne sur elle-même. Voilà le pivot. Et ces disques ronds, là, doivent ressortir de l'autre côté et s'occuper de fendre les obstacles.

Bobby renâcla, incrédule.

— Ces disques ? Fendre de la roche brute ?

Juliette essaya d'en faire tourner un. Il bougea à peine. Il allait falloir un bidon entier de graisse.

— Je crois qu'elle a raison, dit Raph.

Il avait soulevé le couvercle d'une boîte large comme un lit double et en éclairait l'intérieur.

— C'est une boîte de vitesses. Ça ressemble à une transmission.

Juliette le rejoignit. Les roues dentées hélicoïdales larges comme un homme étaient elles aussi croûtées de graisse desséchée. Elles correspondaient aux dents qui devaient faire pivoter le mur. La boîte de transmission était aussi grosse que celle de la génératrice principale. Plus grosse, même.

— Mauvaise nouvelle, dit Bobby. Regarde où mène l'arbre de transmission.

Trois faisceaux de lumière convergèrent vers l'objet en question et le suivirent : il ne menait qu'à un espace vide. L'intérieur de cette machine géante, tout ce vide dans lequel ils se tenaient, c'était en fait l'emplacement où aurait dû se trouver le cœur de la bête.

— Elle n'ira nulle part, marmonna Raph.

Juliette retourna à l'arrière de la machine. Il y avait des supports massifs censés accueillir une source d'énergie. Depuis le début, ils tournaient en rond sur la question du moteur. À présent qu'elle savait ce qu'elle cherchait, elle repéra les points de montage. Il y en avait six : des tiges filetées de vingt centimètres de diamètre elles aussi croûtées de graisse durcie. L'écrou correspondant à chaque tige pendait à un crochet sous les supports. Les dieux communiquaient avec elle. Ils lui parlaient. Les anciens avaient laissé un message, écrit dans la langue de ceux qui connaissent les machines. Ils lui parlaient à travers les âges et lui disaient : *Cette pièce va ici. Suis ce chemin.*

Fitz s'agenouilla près de Juliette et posa une main sur son bras.

— Je suis désolé pour tes amis, dit-il, faisant référence à Solo et aux enfants, mais Juliette décela du soulagement dans sa voix.

Elle jeta un œil à l'arrière de cet antre métallique et vit plusieurs mineurs et mécanos qui regardaient à l'intérieur, hésitant à les rejoindre. Tout le monde serait content que l'aventure s'arrête là, que Juliette ne creuse pas plus loin. Mais elle en ressentait plus que le besoin, c'était en train de devenir sa raison d'être. Cette machine, on n'avait pas voulu la leur cacher.

Elle avait été entreposée là à l'abri. Protégée. Stockée. Badigeonnée de graisse dans un cocon hermétique pour une raison qu'elle ignorait.

— Est-ce qu'on rebouche le trou ? demanda Dawson.

Même le vieux mécanicien grisonnant semblait pressé d'en finir.

— Cette machine attend quelque chose, murmura Juliette.

Elle décrocha un des écrous et le posa sur sa tige. La taille des pièces lui était familière. Elle songea à la tâche qu'avait représentée, il y avait de cela une éternité, l'alignement de la génératrice principale.

— Elle est censée être ouverte, dit-elle. Cet énorme ventre est censé être ouvert. Regarde à l'arrière, par où on est entrés. Les parties doivent se séparer pour laisser sortir les déblais, mais aussi pour laisser entrer quelque chose. Le moteur ne manque pas. Pas du tout.

Raph resta près d'elle, le faisceau de sa lampe braqué sur sa poitrine de façon à pouvoir observer son visage.

— Je sais pourquoi ils ont laissé cette machine ici, dit-elle alors que les autres étaient partis inspecter l'arrière. Je sais pourquoi ils l'ont mise juste à côté de la génératrice.

4

Silo 18

Shirly et Kali étaient toujours occupées à nettoyer la génératrice principale lorsque Juliette émergea du ventre de l'excavatrice. Bobby montra aux autres comment l'arrière se divisait pour s'ouvrir, quels boulons dévisser et quelles plaques retirer. Juliette leur demanda de mesurer l'espace entre les tiges pour les comparer avec les dimensions de la génératrice de secours, histoire de confirmer ce qu'elle pressentait. La machine qu'ils venaient d'exhumer était un schéma vivant. C'était véritablement un message du passé. Une découverte menait à une autre, et ainsi de suite.

Juliette observait Kali essorer un chiffon boueux avant de le tremper dans un second seau, où l'eau était légèrement moins sale, et une vérité se fit jour en elle : un moteur croupirait si on n'y touchait pas pendant un millier d'années. Il ne ronronnerait que si on s'en servait, si toute une équipe consacrait sa vie à son entretien. De la vapeur s'élevait au-dessus du collecteur d'échappement caché sous la mousse savonneuse tandis que Shirly continuait de nettoyer consciencieusement la machine, et Juliette comprit que, tous, ils avaient travaillé à l'avènement de ce moment pendant des années. Et même si la vieille amie de Juliette détestait ce projet, elle y avait grandement participé. La génératrice plus petite à l'autre bout des Machines avait un autre dessein, plus grand, plus noble.

— Les dimensions m'ont l'air bonnes, annonça Raph, mètre à la main. Tu crois qu'ils se sont servis de cette machine pour apporter la génératrice ici ?

Shirly lança un chiffon sale et en reçut un autre plus propre. L'ouvrière et son ombre travaillaient à un rythme aussi fluide que celui des pistons.

— Je crois plutôt que la génératrice de secours est censée aider cette excavatrice à partir, répondit Juliette à Raph.

Ce qu'elle avait du mal à saisir, c'était la raison pour laquelle quiconque aurait donné son accord pour se séparer d'une source d'énergie de secours, même pour un temps limité. Cela aurait mis tout le silo à la merci d'une éventuelle panne générale. Ils auraient aussi bien fait de trouver un moteur compacté en une boule de rouille de l'autre côté de ce mur : elle voyait mal comment la population pourrait approuver le plan qui commençait à germer dans son esprit.

Un nouveau chiffon atterrit dans un seau d'eau marron, mais Kali n'en lança pas d'autre. Elle avait les yeux rivés à l'entrée de la salle de la génératrice. Juliette suivit son regard et sentit le rouge lui monter aux joues. Là, parmi les ouvriers des Machines à l'uniforme graisseux, se tenait un jeune homme à la combinaison argentée immaculée, qui demandait son chemin à quelqu'un. On lui répondit et Lukas Kyle, chef du DIT, se dirigea droit vers elle.

— Remettez la génératrice de secours en marche, ordonna Juliette à Raph, qui se raidit.

Il devait avoir compris où tout cela allait les mener.

— On a besoin de la faire tourner juste assez longtemps pour comprendre comment fonctionne l'excavatrice. De toute façon, il fallait qu'on nettoie les collecteurs d'échappement.

Raph acquiesça en serrant les mâchoires, puis se détendit. Juliette lui donna une tape dans le dos et n'osa pas lever la tête vers Shirly lorsqu'elle alla à la rencontre de Lukas.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demanda-t-elle.

Elle lui avait parlé la veille mais apparemment il n'avait pas cru bon de la prévenir de sa visite. Il essayait de la coincer.

Lukas, coupé dans son élan, fronça les sourcils… et Juliette s'en voulut de ce ton agressif. Pas d'étreinte, pas de chaleureuse poignée de main. Elle était trop tendue après toutes les découvertes de la journée.

— Je te retourne la question, répondit-il en jetant un œil au cratère dans le mur du fond. Pendant que tu fais des

trous, je te signale que le patron du DIT accomplit ton devoir de maire.

— Très bien, alors rien n'a changé, s'exclama-t-elle en riant, pour essayer de détendre l'atmosphère.

Mais Lukas ne sourit pas. Elle posa une main sur son bras et l'attira à l'écart de la génératrice.

— Je suis désolée. Je suis simplement surprise de te voir. Tu aurais dû me dire que tu venais…

— Pour qu'on ait cette conversation par radio ?

Elle soupira.

— Tu as raison. En vérité… Je suis très contente de te voir. Si tu as besoin que je remonte pour signer des papiers, je le ferai avec plaisir. S'il faut que je fasse un discours, que j'embrasse un bébé, pas de problème. Mais je t'ai annoncé la semaine dernière que j'allais trouver un moyen d'aller porter secours à mes amis. Et puisque tu m'interdis de retourner sur les collines…

Les yeux de Lukas s'écarquillèrent en l'entendant prononcer les mots tabous. Il jeta un œil inquiet autour de lui.

— Jules, tu t'inquiètes pour une poignée d'individus alors que tout un silo se tourmente. Il y a des rumeurs de dissension dans les étages supérieurs. Des échos du soulèvement que tu as provoqué, sauf que, maintenant, ce mécontentement est dirigé contre nous.

Juliette commença à s'échauffer. Elle retira sa main du bras de Lukas.

— Je ne voulais pas de ce soulèvement. Je n'y ai même pas pris part, je n'étais pas là.

— Mais tu es là pour celui qui se prépare.

Il n'avait pas l'air en colère, seulement triste, et Juliette se rendit compte que les journées étaient aussi longues pour lui en haut qu'elles l'étaient pour elle aux Machines. Ils avaient encore moins parlé lors de cette semaine que lorsqu'elle s'était retrouvée dans le silo 17. Ils étaient plus proches, mais le danger qu'ils s'éloignent l'un de l'autre grandissait.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demanda-t-elle.

— Pour commencer, arrête de creuser. S'il te plaît. Billings a enregistré une dizaine de plaintes de la part de gens qui se demandent ce qui va se passer. Certains disent que l'extérieur

va nous contaminer. Un prêtre du milieu tient deux services par jour pour avertir les autres des dangers, les entretenir de sa vision d'un silo qui étouffe dans la poussière et des milliers de gens qui meurent…

— Les prêtres, renâcla Juliette.

— Oui, les prêtres. Et les gens qui descendent et qui montent deux fois par jour pour aller l'écouter. Quand il estimera nécessaire d'assurer trois messes quotidiennes, on aura une foule en colère.

Juliette passa une main dans ses cheveux, des débris en tombèrent. Elle observa la poussière voleter autour d'elle d'un air coupable.

— Qu'est-ce que les gens pensent qu'il m'est arrivé à l'extérieur du silo ? Pendant mon nettoyage ? Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Certains ont du mal à y croire. Ça tient de la légende. Au DIT, on sait parfaitement ce qui s'est passé, mais il y en a qui se demandent si tu es même sortie. J'ai eu vent d'une rumeur selon laquelle c'était une combine électorale.

Juliette jura dans sa barbe.

— Et tu as des nouvelles d'autres silos ?

— Depuis des années, je répète à qui veut l'entendre que les étoiles sont des soleils pareils au nôtre. Mais certaines choses dépassent l'entendement. Et je ne pense pas que le sauvetage de tes amis changera quoi que ce soit. Tu pourrais aussi bien faire monter ton ami expert en radio au bazar et annoncer qu'il vient d'un autre silo, et les gens te croiraient tout autant.

— Walker ?

Juliette secoua la tête, mais elle savait qu'il avait raison.

— Je ne veux pas aller chercher mes amis pour prouver ce qui m'est arrivé, Luke. Ça n'a rien à voir avec moi. Ils vivent avec des morts, là-bas. Avec des fantômes.

— Et nous alors ? Les morts sont l'engrais de notre nourriture ! Je t'en supplie, Jules. Des centaines de gens mourront, tout ça pour n'en sauver que quelques-uns. Ils sont peut-être mieux là-bas.

Elle respira profondément et retint son souffle un instant pour tenter de garder son calme.

— Non, Lukas. L'homme que je veux sauver est à moitié fou à force d'avoir vécu seul toutes ces années. Les enfants ont

eux-mêmes des enfants. Ils ont besoin de nos médecins et de notre aide. Et puis de toute façon… Je leur ai fait une promesse.

Il n'opposa à son plaidoyer qu'un regard triste. C'était peine perdue. Comment sensibiliser un homme à la cause d'individus qu'il n'a jamais rencontrés ? Juliette attendait de lui l'impossible, et elle avait autant à se reprocher. Est-ce qu'elle se souciait vraiment de ceux qui allaient s'abreuver de mensonges à la messe deux fois par jour ? Ou de tous ces inconnus qui l'avaient élue pour gouverner mais qu'elle n'avait jamais rencontrés ?

— Je ne voulais pas de ce poste, dit-elle sans réussir à dissimuler les reproches dans sa voix.

C'étaient d'autres personnes qui avaient voulu qu'elle soit maire, pas elle. Et ces personnes étaient moins nombreuses qu'au début, semblait-il.

— Moi non plus je ne savais pas à quoi m'attendre quand j'étais ombre, rétorqua-t-il.

Il voulut ajouter quelque chose, mais un groupe de mineurs passant près d'eux dans un nuage de poussière blanche l'en empêcha.

— Qu'est-ce que tu allais dire ?

— J'allais te demander de creuser en secret si tu tiens tant que ça à le faire. Ou bien de laisser d'autres s'en charger et de rentrer…

— Si tu allais dire "à la maison", sache que ma maison, c'est ici. Et puis, en secret, franchement ? Alors on ne vaudrait pas mieux que nos prédécesseurs, qui passaient leur temps à mentir, à comploter ?

— À vrai dire, je crains qu'on soit pires. Tout ce qu'ils ont fait, c'est nous permettre de rester en vie.

Juliette eut un petit rire.

— Nous ? Ils nous ont choisis pour nous envoyer direct à la morgue.

Lukas poussa un soupir.

— Je parlais de tous les autres. Ce qu'ils ont fait, c'est essayer de sauver tous les autres.

— Accorde-moi encore quelques jours ici. Laisse-moi voir si on a les moyens de creuser, pour commencer. Après quoi je viendrai embrasser tes bébés et enterrer tes morts… mais pas dans cet ordre, bien sûr.

Lukas n'aimait pas trop cet humour morbide.

— Et tu vas te surveiller sur tout ce qui est tabou ?

Elle acquiesça.

— Si on creuse, on le fera discrètement.

Elle se demanda si la machine qu'ils avaient découverte en était capable.

— Je pensais décréter un court congé énergétique, de toute façon. Je ne veux pas que la génératrice principale tourne à plein régime quelque temps. Au cas où.

Lukas opina, et Juliette se rendit compte à quel point les mensonges lui étaient faciles et nécessaires. Elle eut envie de lui faire part d'une autre de ses idées à laquelle elle songeait depuis des semaines, une idée qui lui était venue alors qu'elle se remettait de ses brûlures. Il y avait une chose qu'elle voulait faire en haut, mais elle vit qu'il valait mieux ne pas l'agacer davantage. Alors elle ne lui annonça que la partie qui selon elle lui ferait plaisir.

— Une fois que les choses seront bien entamées ici, j'envisage de remonter et de rester un peu, dit-elle en lui prenant la main. De rester un moment à la maison.

Lukas sourit.

— Mais il faut que tu saches, dit-elle, le naturel revenant au galop. J'ai vu à quoi ressemble le monde, Luke. Je reste éveillée la nuit, j'écoute la radio de Walk. Il y a tout un tas de gens comme nous au-dehors, qui vivent séparés, dans l'ignorance. J'ai l'intention de sauver mes amis, mais pas seulement. J'espère que tu en as conscience. J'ai l'intention de découvrir pour de bon ce qu'il y a au-delà de ces murs.

Une boule revint se loger dans la gorge de Lukas. Son sourire s'évanouit.

— Tu vises trop loin, dit-il platement.

Juliette sourit en lui serrant tendrement la main.

— Dit-il alors qu'il passe son temps à observer les étoiles.

5

Silo 17

— Solo ! Monsieur Solo !

La voix fluette d'une enfant se faufila jusqu'au fin fond des fermes. Elle atteignit les lopins de terre les plus reculés, où les lampes de croissance ne s'allumaient plus, où plus rien ne poussait. C'est là que Jimmy Parker était assis, seul, sur le sol sans vie, près du souvenir d'un vieil ami.

Ses mains roulaient sans qu'il y prenne garde des boulettes de terre qu'il écrasait entre ses doigts. En faisant un gros effort, il pouvait encore sentir la pointe de griffes félines à travers sa combinaison. Il entendait le petit ventre d'Ombre gargouiller comme une pompe. Mais ses efforts d'imagination étaient contrés par la voix enfantine qui se rapprochait. Un faisceau lumineux pénétra le dernier enchevêtrement de plantes que les petits appelaient la Jungle.

— Ah, t'es là !

La petite Elise faisait un sacré raffut pour son âge. Elle le rejoignit d'un pas décidé, dans ses bottes trop grandes. En la regardant approcher, Jimmy se souvint qu'il aurait bien aimé qu'Ombre soit doué de parole. Il avait fait d'innombrables rêves dans lesquels Ombre était un garçon avec de la fourrure noire et une grosse voix. Mais il ne faisait plus ces rêves. À présent, il songeait avec nostalgie à toutes ces années passées avec son ami muet.

Elise se faufila entre les montants de la barrière et serra le bras de Jimmy. Sa lampe torche l'aveugla à moitié lorsqu'elle la pointa vers le haut.

— Il faut y aller, dit-elle en le tirant par la manche. C'est l'heure, monsieur Solo.

Il cligna des yeux. Il savait qu'elle avait raison. C'était elle la plus jeune d'eux tous, et elle arrangeait plus de disputes qu'elle n'en provoquait. Jimmy écrasa une dernière boule de terre dans sa main, répandit la poussière sur le sol et s'essuya sur sa cuisse. Il n'avait pas envie de partir, mais il savait qu'ils ne pouvaient pas rester. Il se rappela que ce ne serait que temporaire. Juliette le lui avait dit. Elle avait dit qu'il pourrait revenir vivre ici avec tous ceux qui le désireraient. Il n'y aurait pas de loterie pendant un bon moment. Il y aurait beaucoup de gens. Et son silo serait à nouveau rempli.

Jimmy frissonna à l'idée de voir tant de monde. Elise tira sur son bras.

— Allez, allez, faut partir.

Et Jimmy comprit alors ce qui lui faisait peur. Ce n'était pas le départ, qui n'était pas pour tout de suite. Ce n'était pas le fait de devoir s'installer dans le fond, qui était presque entièrement asséché et qui ne l'effrayait plus. C'était l'idée de ce à quoi il allait peut-être retourner. Sa maison, en se vidant, n'en était devenue que plus sûre ; il avait subi des attaques lorsqu'elle s'était emplie à nouveau. Une partie de lui voulait qu'on le laisse tranquille, voulait être Solo.

Une fois debout, il laissa Elise le guider jusqu'au palier. Elle tenait sa main calleuse, le tirait avec détermination. Dehors, elle rassembla ses affaires au sommet des marches. Rickson et les autres étaient plus bas, leurs voix résonnaient dans le puits de béton. Une des ampoules de l'éclairage de secours ne marchait plus à cet étage, ce qui laissait un espace noir dans l'atmosphère verdâtre. Elise enfila son sac en bandoulière, qui contenait son livre-souvenir, et sangla son sac à dos. De quoi manger et boire, des vêtements de rechange, des piles, une poupée fanée, sa brosse à cheveux – pratiquement tout ce qu'elle possédait. Jimmy lui tint la bretelle pour qu'elle puisse y glisser son bras, et prit ses propres affaires. La voix des autres s'estompa. L'escalier s'ébranla légèrement lorsqu'ils entamèrent leur descente, ce qui était une curieuse direction à prendre si l'on considère qu'ils allaient sortir.

— Combien de temps avant que Jewel vienne nous chercher ? s'enquit Elise.

Main dans la main, ils descendirent en spirale.

— Pas longtemps, dit Jimmy, ce qui était sa façon de dire "Je ne sais pas". Elle y travaille. Le chemin est long. Tu te souviens de tout le temps qu'il a fallu pour que l'eau descende et disparaisse ?

Elise acquiesça.

— Je comptais les marches, dit-elle.

— Oui, c'est vrai. Eh bien, maintenant, il faut qu'ils creusent un tunnel dans la pierre pour arriver jusqu'à nous. Ça va pas être du gâteau.

— Hannah dit qu'il y aura plein de gens qui vont venir après le retour de Jewel.

Jimmy déglutit.

— Des centaines, dit-il d'une voix rauque. Des milliers, même.

Elise serra sa main. Dix ou douze marches défilèrent tandis qu'ils comptaient dans leur tête.

— Rickson, il dit qu'ils viennent pas pour nous sauver, mais parce qu'ils veulent prendre notre silo.

— Oui, bon, Rickson voit le mal chez les gens, et toi tu vois le bien.

Elise leva les yeux vers lui. Ils ne savaient plus où ils en étaient de leur compte. Il se demanda si elle était capable de se représenter un millier de personnes. Lui s'en souvenait à peine.

— Je préférerais qu'il voie le bien chez les gens, comme moi.

Jimmy s'arrêta avant qu'ils n'atteignent le palier suivant. Elise s'agrippa plus fort à sa main, à sa sacoche, et s'arrêta aussi. Il s'agenouilla pour être à sa hauteur. Il aperçut le petit trou laissé par une dent tombée récemment.

— Il y a un peu de bonté en chacun de nous, dit-il en serrant l'épaule de la petite, sentant une boule se former dans sa gorge. Mais il y a aussi du mauvais. Rickson a plus souvent raison que tort, tu sais.

Ça lui coûtait de le dire. Il détestait remplir la tête d'Elise avec de telles considérations. Mais il l'aimait comme sa propre fille. Et il voulait lui donner le blindage en acier dont elle aurait besoin si jamais le silo se remplissait à nouveau. C'est pour cela

qu'il l'avait autorisée à découper dans les grands livres stockés dans les boîtes métalliques pour prendre les pages qu'elle aimait. C'est pour ça qu'il l'avait aidée à choisir lesquelles étaient importantes. Celles qu'il avait choisies l'aideraient à survivre.

— Il va falloir que tu commences à voir le monde avec les yeux de Rickson, dit-il.

Il s'en voulait. Il se releva et la tira par la main. Il ne comptait plus. Il s'essuya les yeux avant qu'Elise remarque ses larmes, avant qu'elle lui pose une de ses questions innocentes auxquelles il était si difficile de répondre.

6

Silo 17

Difficile d'abandonner l'éclairage et le confort de son ancien chez-lui, mais Jimmy avait malgré tout accepté d'emménager dans les fermes du bas. Les enfants aimaient bien cet endroit. Ils reprirent vite leur travail dans les jardins. Et ils étaient plus près pour surveiller la toute fin de la décrue des eaux.

Jimmy s'engagea sur une volée de marches glissantes piquées de rouille, au son des gouttes d'eau qui tombaient dans des flaques ou contre l'acier. La plupart des bornes d'éclairage de secours avaient été inondées, et celles qui fonctionnaient encore gardaient à l'intérieur des bulles d'eau boueuse, coincées. Jimmy pensa aux poissons qui avaient nagé là, où il n'y avait désormais plus que de l'air. Il en avait aperçu quelques-uns pendant que l'eau baissait, alors qu'il était persuadé de les avoir tous pêchés depuis longtemps. Pris au piège dans des mares peu profondes, ils avaient fait des proies faciles. Il avait appris à Elise à les pêcher, mais elle avait du mal à les décrocher de l'hameçon. Les créatures visqueuses n'arrêtaient pas de lui échapper des mains. Jimmy lui avait dit en plaisantant qu'il la soupçonnait de le faire exprès, et elle avait admis qu'elle aimait mieux les attraper que les manger. Il l'avait laissée jouer avec les derniers poissons jusqu'à ce qu'il ait de la peine pour eux. Rickson, Hannah et les jumeaux, eux, avaient été bien contents de mettre fin au calvaire de ces pauvres survivants et de les engloutir.

Jimmy pencha la tête en arrière et imagina son flotteur en suspension dans l'air. Il imagina Ombre se pencher au-dessus

d'eux et donner des coups de patte dans sa direction, comme si Jimmy était à présent le poisson, coincé sous l'eau. Il essaya de souffler pour faire des bulles, mais rien ne sortit de sa bouche, et il ne réussit qu'à se chatouiller les narines avec ses moustaches.

Au palier suivant, une mare subsistait au pied des marches. Le sol était plat ici, et non en pente pour permettre à l'eau de s'écouler. Jamais une inondation de cette ampleur n'avait été prévue. Jimmy alluma sa lampe torche, dont le faisceau fendit l'obscurité lugubre du département des Machines. Un fil électrique serpentait le long du couloir et s'enroulait autour du poste de sécurité. Une double épaisseur de tuyaux le longeait, et tous menaient droit aux pompes ; Juliette y avait veillé.

Jimmy les suivit. La première fois qu'il avait descendu les marches jusqu'en bas, il avait trouvé le dôme en plastique de son casque, parmi une masse de débris embourbés, tout ce que l'eau avait laissé une fois retirée. Il avait tenté de nettoyer de son mieux, et ce faisant, était tombé sur ces petites rondelles métalliques avec lesquelles il avait fabriqué ses parachutes en papier – comme autant de pièces d'argent parmi les détritus. La plupart des déchets de l'inondation étaient encore là. La seule chose qu'il avait sauvée, c'était la visière en plastique du casque de Juliette.

Le câble et le tuyau descendaient dans un autre escalier, carré. Jimmy les suivit en prenant garde de ne pas trébucher. De l'eau gouttait de temps à autre des conduits au-dessus de lui, sur son épaule ou sur sa tête. Les gouttes scintillaient dans le faisceau de sa lampe. Tout le reste était plongé dans le noir. Il essaya d'imaginer ce qu'avait dû ressentir Juliette au même endroit, sous l'eau, mais c'était trop. Il avait déjà assez peur en marchant au sec.

Une grosse goutte s'écrasa sur son crâne et dégoulina jusque dans sa barbe. "Enfin, je voulais dire presque au sec", dit-il, s'adressant au plafond. Il arriva en bas des marches. À présent il n'y avait plus que le câble pour le guider, et encore, il n'y voyait pas grand-chose. Il marcha dans une flaque d'eau mais continua à avancer. Juliette avait dit qu'il fallait que quelqu'un soit dans le coin quand la pompe aurait fini son travail. Il faudrait l'éteindre. Tant que l'eau s'y engouffrait, pas de problème, mais

il ne fallait pas que la machine tourne à vide. Un truc qu'elle avait appelé un "rotor" risquait de se déglinguer.

Jimmy arriva à la pompe. Le bruit ne lui disait rien qui vaille. Un gros tuyau plongeait dans un puits – Juliette lui avait dit de faire attention à ne pas tomber dedans – d'où s'échappait un gargouillis sonore. Il éclaira le fond et vit que le puits était presque vide. Il devait rester à peu près trente centimètres d'eau, qui tournaient en tourbillon sous l'effet de l'aspiration inefficace de la pompe.

Il sortit son cutter de sa poche de poitrine et tira le fil hors de l'eau. La pompe geignit, une odeur de chaud se répandit dans l'air, de la vapeur s'échappait du cylindre qui fournissait l'énergie. Jimmy sépara les deux fils et en coupa un avec son cutter. La pompe continua à tourner quelques secondes mais ne tarda pas à s'essouffler. Juliette lui avait expliqué quoi faire. Il dénuda le fil coupé et entortilla les bouts. Lorsque la cuve se remplirait à nouveau, il faudrait que Jimmy court-circuite le bouton d'allumage, tout comme elle l'avait fait toutes ces semaines auparavant. Les enfants et lui pourraient y aller chacun leur tour. Ils vivraient juste au-dessus des niveaux endommagés par l'inondation, s'occuperaient de la Jungle, et garderaient le silo au sec jusqu'à ce que Juliette vienne les chercher.

7

Silo 18

La discussion avec Shirly au sujet de la génératrice tourna au vinaigre. Juliette obtint gain de cause, mais n'en sortit pas avec un sentiment de victoire. En voyant son amie partir à grandes enjambées, elle essaya de s'imaginer à sa place. Shirly avait perdu Marck, son mari, depuis quelques mois seulement. Juliette avait été une épave pendant toute l'année qui avait suivi la mort de George. Et voilà que le maire venait dire au chef des Machines qu'il prenait la génératrice de secours. Qu'il s'en emparait. Laissant le silo à la merci d'une éventuelle panne. Une seule dent se casse, un rouage se bloque, et c'est tout un silo qui se retrouve plongé dans le noir, toutes les pompes qui se taisent, jusqu'à ce qu'on puisse effectuer les réparations.

Juliette n'avait pas besoin que Shirly expose ses arguments. Elle pouvait parfaitement les nommer elle-même. Elle se retrouvait seule dans un couloir sombre, dans le silence, à se demander ce qu'elle était en train de faire. Même ses proches commençaient à perdre confiance en elle. Et tout ça pour quoi ? Pour une promesse ? Est-ce qu'elle s'entêtait en dépit du bon sens ?

Elle se gratta le bras – certaines de ses cicatrices la démangeaient encore – et se souvint d'une conversation avec son père après presque vingt ans d'évitement obstiné. Aucun des deux n'avait admis sa bêtise, mais elle était bien là, presque palpable. C'était leur échec, à la fois ce qui les avait poussés à avancer dans la vie et la cause des dégâts qu'ils avaient choisi d'ignorer – ce que la fierté peut faire comme ravages.

Juliette retourna dans la salle de la génératrice. Le raffut métallique près du mur du fond lui rappela une autre époque… désaxée. Le vacarme du forage n'était pas sans lui évoquer la génératrice déréglée de son passé : précoce, ardent, et dangereux.

Le travail sur la génératrice de secours était bien entamé. Dawson et son équipe étaient sur le couplage de l'échappement. Raph travaillait sur un écrou avec une énorme clé anglaise, en vue de séparer la machine de son ancien amarrage. Juliette prit conscience que son projet était bel et bien sur les rails. Shirly avait tous les droits d'être furax.

Elle traversa la salle et s'engouffra dans un des trous du mur, pliée en deux pour ne pas se blesser aux barres de fer à béton. Planté à l'arrière de la grande excavatrice, Bobby se grattait la barbe. Il ressemblait lui-même à un gros rocher. Il avait les cheveux longs et tressés à la manière des mineurs, et sa peau de charbon masquait ses dures années de labeur. Il était en tout point l'opposé de son ami Raph. Hyla, qui était sa fille et son ombre, se tenait sans rien dire près de lui.

— Comment ça va ? demanda Juliette.

— Comment ça va quoi ? Moi ? Ou cette machine ? dit Bobby en se tournant vers elle. Je vais te dire comment va ce tas de rouille. Il ne tournera jamais, pas comme tu le voudrais. Il ira tout droit, il est pas fait pour être dirigé.

Juliette salua Hyla et admira le travail déjà accompli sur la machine. Le nettoyage allait bon train, et elle était en excellent état. Elle posa une main sur le bras de Bobby.

— Elle nous obéira, tu verras. On va mettre des cales en acier le long du mur ici, à droite.

Tout autour d'eux, les projecteurs des mines illuminaient la roche.

— Quand l'arrière de la machine appuiera contre ces cales, ça obligera l'avant à pivoter, dit-elle en mimant le mouvement de ses mains.

— Mouais, ce sera lent, mais ça peut marcher, approuva Bobby à contrecœur.

Il déplia une feuille en papier fin, le plan de tous les silos, et étudia le chemin qu'avait tracé Juliette. Elle l'avait volé dans le bureau secret de Lukas, et le forage qu'elle proposait